

Sac à main

Éric Plamondon

Numéro 134, septembre 2012

Les arts martiaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67532ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plamondon, É. (2012). Sac à main. *Moebius*, (134), 35–38.

ÉRIC PLAMONDON

Sac à main

À mon premier cours de karaté, je devais avoir sept ans. J'étais fier de porter l'habit du karatéka et de nouer à ma taille la ceinture blanche. J'ai pratiqué le coup de poing direct, les esquives croisées, les coups de pied circulaires, le déplacement genoux fléchis. J'ai aussi appris les mots *dojo*, *sensei* et *jodan*. Pour passer ma ceinture jaune, j'ai mémorisé un *kata*. Puis mes parents ont divorcé. J'ai arrêté le karaté.

Vers douze ans, j'ai essayé de casser des planches comme dans les films de Bruce Lee. Je me suis fait très mal à la main. Ça marchait mieux avec des vieux morceaux de styromousse. À quinze ans, *Karaté Kid* est le premier film que je suis allé voir avec ma première blonde. Elle ressemblait beaucoup à Ali, la petite amie du héros, Dany LaRusso. Elle avait les mêmes cheveux blonds et les mêmes seins ronds. Juste avant le combat final, on s'est embrassés sur la bouche. Elle était belle comme un bonzai de monsieur Miyagi.

Dans la vingtaine, j'ai lu un livre de méditation. Les techniques de relaxation m'ont permis de vaincre quelques insomnies. Mais je n'ai jamais gagné au sabre contre une balle volante à faisceaux lasers les yeux fermés en ne faisant appel qu'à la force. Je n'avais pas assez de discipline. J'ai donc abandonné l'idée de devenir un Jedi. Je ne serai jamais Luke Skywalker.

Plus tard, j'ai rencontré l'ami d'une amie. Il faisait de l'aïkido. Elle m'a dit qu'il était très bon. Au cours des années 1990, il est parti travailler à Cork, en Irlande. C'était le boum économique là-bas. Le pays avait décidé d'attirer les grandes entreprises par tous les moyens.

Pour qu'elles viennent s'installer dans la patrie de James Joyce, on a fait des cadeaux en or aux multinationales. On prônait la libéralisation du marché du travail, la défiscalisation des bénéfiques, la réduction des impôts, les subventions tous azimuts, etc. C'est ainsi que de grandes compagnies comme Apple sont arrivées à Cork. C'est ainsi qu'il a trouvé un travail au service client européen de la firme à la pomme. Il passait ses journées au téléphone. Des francophones du monde entier lui racontaient leurs problèmes d'ordinateur. Il leur demandait le numéro de série, leur numéro de garantie. Est-ce que votre adresse électronique est bien celle-ci? Avez-vous vérifié que votre appareil est sous tension? Cliquez sur Finder! Et ainsi de suite. Il fallait vraiment être zen.

Le jour, il faisait du dépannage informatique par téléphone. Le soir, il buvait des bières au pub. Puis, il a découvert un club d'aïkido et sa passion l'a repris. C'est là qu'il a rencontré un maître, un grand maître. Quand je lui ai demandé ce que ça voulait dire, il m'a raconté cette histoire.

Un soir, après le cours d'aïkido, lui, le maître et des amis sont allés prendre une bière dans un pub. C'était une chouette soirée à Cork. Ils buvaient de la Guinness. Tout allait bien. Mais vers minuit, une amie s'est rendu compte qu'on lui avait volé son sac à main. Ils ont cherché, interrogé. Quelqu'un croyait que le coupable était peut-être allé dans un autre bar, probablement le White Horse. Alors le maître a demandé à la fille de l'accompagner. Il a dit qu'ils partaient chercher le sac. Personne n'était rassuré, surtout la fille, mais personne n'a rien dit. Ils sont sortis. Le maître et la fille ont marché jusqu'au White Horse, en silence. Aux portes des bars, on prenait l'air en fumant pour faire passer la dernière bière. Arrivé à destination, il a demandé à la fille de l'attendre dehors. Elle a frissonné. Le maître est entré, lentement, calmement. Il y avait une cinquantaine de personnes. Il a regardé tout le monde, tout le monde l'a regardé. Il a dit qu'il était venu chercher un sac à main volé. Il a dit quelque chose comme « merci de bien vouloir me le rendre ». Plus personne ne parlait. Il occupait tout l'espace. Quelqu'un est venu lui remettre le sac. Il a

dit merci. Il est sorti. Il a demandé à la fille qui l'attendait si c'était bien son sac. Elle a dit oui. Ils ont refait la route en sens inverse. Quand ils ont retrouvé leurs amis, la fille a expliqué qu'il avait simplement demandé qu'on lui rende le sac. Elle ne savait pas comment il avait fait. Pour mon ami, c'était là l'acte d'un maître. La force incarnée, c'était ce vers quoi devait tendre tout élève, vaincre sans combattre.

Au faite de son art, sa force était si grande qu'il n'avait plus besoin de l'exprimer physiquement.

Après cette histoire, je me suis inscrit dans un club d'aïkido. Au début du premier cours, pendant l'échauffement, je me suis cassé une épaule en faisant une roulade. Je n'ai donc jamais repris l'aïkido.

À la source de tous les arts martiaux, il y a des légendes. Il y a par exemple celle du temple Shaolin. Dans le cas du taï chi, la légende parle d'un homme à sa fenêtre un matin, au lever du soleil. Depuis sa chambre, il est témoin d'une bataille entre une cigogne et un serpent. Un combat à mort s'engage. L'homme qui observe la scène ne donne aucune chance au serpent contre les griffes pointues de la cigogne et son long bec. Mais grâce à la souplesse et à la maîtrise de son corps, le serpent échappe à toutes les attaques. Ses spirales, ses glissements et ses feintes coulent autour de la cigogne qui se fatigue. Elle ne sait plus où donner du bec. Au moment propice, déboussolée, elle ne voit pas venir les crocs et le venin à son cou. Le serpent gagne la bataille. Après avoir assisté à cette lutte, l'homme s'est mis à développer un art martial qui s'inspire des mouvements du serpent. Cet art s'appellera le taiji quan. On parle aussi de taï chi. Cela signifie : la boxe du faite suprême.

J'ai fini par m'y mettre. C'est comme ça que je l'ai rencontrée, au cours de taï chi. Elle ressemblait à Ali dans *Karaté Kid*, sauf que ce n'était pas ma petite amie, c'était le professeur. Cette fois, je ne me suis rien cassé et j'ai senti que j'avais enfin découvert la pratique qui me convenait. J'ai lentement appris la forme, les mouvements tout en douceur. Il faut mettre son corps et son esprit au diapason. Il faut sentir l'énergie circuler. Un soir, après le cours, on est allés prendre une bière, les élèves et le prof

qui ressemblait à Ali. Elle nous a dit que pour elle, un art martial, c'était d'abord une force intérieure. Elle nous a confié que le taiji quan l'avait changée, transformée. Elle nous a raconté ce qui l'avait poussée vers les arts martiaux. À cette époque, elle travaillait trop. Elle n'était pas vraiment zen. Elle habitait en Irlande et, un soir, elle s'était fait voler son sac à main.